

Déviations corporelles et classes sociales

Muriel Darmon

► **To cite this version:**

Muriel Darmon. Déviations corporelles et classes sociales. Mauger Gérard; Moreno Pestaña José Luis; Roca i Escoda Marta;. Normes, déviations, insertions, Seismo, pp.145- 167, 2008. halshs-00425848

HAL Id: halshs-00425848

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00425848>

Submitted on 9 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Déviances corporelles et classes sociales

Muriel Darmon

in G. Mauger, J. L. Moreno Pestana, M. Roca i Escoda (coord.), *Normes, déviances, insertions*, Seismo, Genève et Zurich, 2008, pp. 145-167.

Les communications prononcées lors de la journée d'études de décembre 2008 à l'Université de Cadix sur les « Sciences sociales et la norme » ont montré les résonances qui pouvaient exister, au-delà des débats terminologiques, entre des approches qui puisent leur inspiration à des sources aussi différentes que Michel Foucault, Pierre Bourdieu ou l'interactionnisme. Le terme même de « déviance » n'est sans doute pas consensuel de ce point de vue, et il appartient, davantage qu'aux deux autres, à cette dernière tradition, au sein de laquelle il est cependant loin de susciter une adhésion sans partage¹. Il n'en reste pas moins fort utile pour faire dialoguer ces différents systèmes théoriques, à condition de l'utiliser comme un outil plutôt que comme un dogme, ainsi que comme un ensemble de processus et de relations et non comme un attribut individuel ou collectif, ce que son origine interactionniste proscrit de toute façon.

Ce faisant, il devient aussi le prisme par lequel se font jour les tiraillements inhérents au rapprochement des trois traditions mentionnées, qui, pour n'être pas incompatibles, n'en sont pas pour autant superposables. Cet article commence par l'examen de ces difficultés, en particulier celles soulevées par la coexistence, au sein d'une même étude sociologique², d'une analyse en termes de déviance s'appuyant notamment sur les travaux d'Howard Becker, et de la prise en compte des déterminations de classe des pratiques inspirée de la sociologie des dispositions et de l'espace social de Pierre Bourdieu³.

Déviances anorexiques et classes sociales

Pour le sociologue, l'anorexie constitue une déviance bien particulière. Elle pose tout d'abord le problème de la « double » définition de la déviance, transgression effective d'une norme d'un côté (ou « accomplissement d'un acte donné »), étiquetage comme tel d'une

¹ « Il est remarquable de constater à quel point tous ceux qui tournent autour des sciences sociales ont été prompts à se sentir à l'aise avec ce terme de "déviant", comme si les personnes auxquelles il s'applique avaient assez en commun pour qu'il soit possible de tenir sur elles des propos généraux et sensés. De même qu'il existe des troubles iatrogènes dus au travail des médecins (et qui leur en donnent encore plus), certaines catégories d'individus se révèlent autant de créations de ceux qui étudient la société, et qui enrichissent ainsi leurs études » (Goffman, 1975 [1963] : 163n).

² Cette recherche a donné lieu à une thèse de doctorat de sociologie et à l'ouvrage *Devenir anorexique : une approche sociologique* (Darmon, 2003).

³ Pour l'analyse de la genèse historique et sociale d'une enquête étendue sur plus de 30 ans portant sur la déviance des jeunes des classes populaires et articulant ces deux traditions, voir Gérard Mauger (2006), notamment introduction, chapitre 2 et chapitre 7.

action de l'autre⁴. La carrière déviante anorexique est en effet remarquable en ce qu'elle n'est constituée — dans ses premiers moments et sauf dans certains cas (les cas de recours aux vomissements provoqués par exemple) —, d'aucune infraction patente. Elle débute non par la transgression mais par la soumission à un certain nombre de normes corporelles, diététiques, parfois scolaires ou culturelles, donc par des actes socialement souhaitables, légitimes, et non désapprouvés. C'est ensuite le maintien de l'engagement dans la déviance (et non l'engagement lui-même) qui vont « faire » déviance, c'est-à-dire entraîner des réactions de désapprobation sociale et constituer des infractions à un certain nombre de normes, comme celle du poids normal par exemple, sachant que le moment où le poids « fait » infraction est lui-même variable et peut dépendre des normes locales de poids dans la famille, de normes locales professionnelles (en danse ou en gymnastique par exemple) ou encore du passé corporel des enquêtées. La première phase de la carrière anorexique n'est donc déviante que rétrospectivement, parce qu'elle a été suivie d'une deuxième phase, et qu'elle a été alors recodée comme telle.

La deuxième spécificité de la déviance anorexique est l'absence prolongée d'un groupe déviant et sa constitution tardive sous égide hospitalière, lorsque l'hospitalisation constitue et institue des « couloirs d'anorexiques ». De même, il n'y a pas, dans les premières phases de la carrière, de « culture déviante » à proprement parler, dans la mesure où c'est auprès des entrepreneurs de morale eux-mêmes (médecins, nutritionnistes, magazines féminins, profanes porteurs des recettes de l'amaigrissement et de la mise en forme par le sport, etc.) que s'effectuent une grande partie des apprentissages technique et sensoriel auxquels le groupe déviant initie traditionnellement⁵. On retrouve par ce biais la première des spécificités de la déviance anorexique : son enracinement dans des pratiques normales et normées. La carrière anorexique est ainsi une carrière déviante — parce qu'elle est étiquetée comme telle mais aussi parce que les activités qui la composent « finissent » par faire déviance et par constituer autant d'infractions à des normes —, mais elle pose directement, pratiquement pourrait-on dire, le problème de la définition de la déviance et du lien entre la nature des actes — leur rapport à une ou plusieurs normes — et leur catégorisation. Elle met le chercheur en demeure de respecter le principe interactionniste consistant à appliquer un même point de vue sociologique à des faits définis comme pathologiques et comme sains, ou encore comme déviants et normaux, pour mieux s'affranchir des catégorisations sociales mais aussi pour mieux intégrer leur étude comme un objet de plein droit de la recherche.

Pas d'infraction initiale, pas de groupe déviant, pas de culture déviante : il est particulièrement tentant de mettre en rapport cet éventail de caractéristiques, et notamment la première, avec une dernière spécificité de l'anorexie comme déviance, à savoir les particularités de son recrutement, préférentiellement féminin et de classes moyennes et supérieures⁶. L'effet de l'origine sociale des patientes — qui, dans le cas de l'enquête réalisée, appartiennent effectivement toutes aux classes moyennes et supérieures — se manifeste dès le processus d'étiquetage. Du point de vue de sa chronologie, l'origine sociale élevée des patientes peut jouer dans les deux sens : « retard » à l'étiquetage lorsque les normes locales de poids dans la famille (qui sont aussi des normes de classes) font de la maigreur féminine un état et une exigence si naturels et évidents que l'enquêtée raconte avoir beaucoup maigri avant que les premières alertes ne soient formulées ; inversement, cette

⁴ H. Becker (1985 [1963]) : chapitre 10.

⁵ De ce point de vue, les sites internet « pro-an(orexi)a », de défense et illustration de l'anorexie comme « mode de vie », dont l'extension et la notoriété sont une nouveauté par rapport à l'enquête qui a été réalisée à la fin des années 1990, relativisent cette spécificité en rendant possible la constitution d'un groupe déviant précoce, militant et extra-médical.

⁶ Pour un état des lieux récent des statistiques épidémiologiques et une analyse fine des biais de leur « construction » hospitalière, voir H. Gremillion (2003) : chapitre 4.

origine sociale peut accélérer l'étiquetage diagnostique quand elle se traduit par la présence d'un médecin ou par des connaissances médicales ou psychiatriques dans la famille, mais ce facteur devrait sans doute être relativisé aujourd'hui du fait de l'extension de la notoriété profane de l'anorexie.

La spécificité du recrutement est encore plus visible dans l'activité anorexique elle-même, la manière dont elle joue avec la conformité ou les multiples affinités qu'elle entretient avec les dispositions, les pratiques et les jugements sur les pratiques des classes moyennes ou supérieures. Les dispositions et pratiques anorexiques, qu'elles soient alimentaires, corporelles, scolaires ou culturelles sont en effet situées dans les cadrans moyens et supérieurs de l'espace social. L'ethos anorexique inclut par exemple une perception du capital corporel comme un capital « total », susceptible d'incorporer et de manifester le capital culturel, un ethos du contrôle sur le destin tout à la fois corporel et social (à l'opposé du « goût du hasard » populaire) et sur les assignations publiques, ou encore un élitisme corporel et culturel exacerbés. Le travail de conversion de soi qui organise la carrière anorexique, enfin, est un travail orienté vers le haut de l'espace social. La carrière anorexique peut se lire comme une mise à distance, de plus en plus extrême, des usages populaires ou définis comme « vulgaires » du corps, chez les autres mais aussi dans les moindres replis de ses propres dispositions. Elle préside de plus à la construction d'un corps imposé aux autres comme pierre de touche d'une excellence sociale et signe de l'élection de sa propriétaire par la rigueur de l'ascétisme qui l'a produit⁷. À ce sujet, on peut noter que le travail nécessaire à cette édification est bien souvent passé sous silence par les enquêtées, qui tentent d'en euphémiser le labeur pour ne pas marquer le corps ainsi obtenu d'un caractère besogneux. On voit ici qu'un même élément, le masquage de l'activité déviante, prend sens à la fois dans l'étude interactionniste des rapports à l'étiquette et des stratégies de gestion de l'information sur soi, et dans la référence à l'espace social de classement des pratiques. L'articulation de ces deux univers de pensée permet donc d'avancer dans la connaissance de l'objet étudié.

Déviance sociologique

En opérant ce rapprochement entre deux types de traditions sociologiques, on enfreint cependant d'un même mouvement deux interdits qu'elles édictent.

Du côté interactionniste d'une part, si les variables de classe peuvent jouer un rôle dans l'examen de certaines formes ou bifurcations prises par les carrières déviantes — par exemple lorsque Goffman fait intervenir l'origine sociale du patient dans la phase pré-hospitalière (Goffman, 1968[1961] : 188) —, le fait de les faire intervenir dans l'analyse du recrutement est toujours soupçonné d'avoir une visée explicative qui condamnerait irrémédiablement l'étude au fonctionnalisme ou au psychologisme. L'une des ficelles du métier proposée par Becker consiste à rebours à passer du « qui » au « comment » et des personnes aux activités (Becker, 2002[1998] : 86–90 ; 105–109). Il renvoie dos à dos le fonctionnalisme et la psychanalyse du fait de leur obsession à l'égard de l'effet explicatif des premières années d'existence (Becker, 1964).

Du côté de la sociologie bourdieusienne d'autre part, une méfiance symétrique s'exerce contre des outils qui, comme celui de carrière, sont susceptibles de faire la part belle

⁷ Sur tous ces points, voir Darmon, 2003 : chapitre 8.

à la description au détriment de l'objectivation, et aux catégories indigènes au détriment des catégories d'analyse, en tout premier lieu les déterminations de classe⁸.

Tenter d'articuler deux traditions qui se méfient l'une de l'autre, c'est donc courir le risque d'entrer en déviance sociologique. Celle-ci se manifeste notamment, comme toute déviance non secrète, par la sanction qui s'abat sur le contrevenant. Je vais donc me permettre de mentionner et de discuter quelques unes des critiques adressées à la construction théorique de ma recherche, parce qu'elles permettent d'identifier certains risques entraînés par le rapprochement effectué et certains écueils que je n'ai pas toujours su éviter.

Le premier risque lié à l'articulation des deux traditions est en effet de contaminer le constructivisme des théories de la déviance par le culturalisme inhérent à toute théorie des dispositions de classe. À partir de ses propres travaux sur les cas de troubles alimentaires en milieux populaires, José Luis Moreno a ainsi reproché à mes analyses le rôle trop fort et mécanique joué par la variable d'appartenance aux classes moyennes et supérieures, qui relie, dans mon travail, données épidémiologiques, recrutement d'une population enquêtée au sein des mêmes classes sociales que celles qui sont « typiques » de l'épidémiologie, et usage des analyses bourdieusiennes et de la théorie des « grands capitaux » (l'origine sociale tout particulièrement) développée dans *La Distinction* (et non celle, par exemple, de la « misère de position » dans *La Misère du monde*) (Moreno Pestana, 2006 : 90). On perdrait alors, en essentialisant les traits de classe comme autant de conditions de possibilité de la carrière anorexique, la labilité, le souci des variations et des nuances, ainsi que le caractère historique des approches en termes de déviance.

Le passage par les « grands capitaux » est toutefois indispensable et n'implique pas l'indifférence aux variations. Indispensable, dans la mesure où l'empreinte de l'origine sociale, loin de s'atténuer, ne fait que s'illustrer de manière plus flagrante à chaque nouvelle enquête sur l'espérance de vie, les pratiques alimentaires ou encore les variations de classe du poids (De Saint-Pol, 2007 ; Régnier et al, 2006 : chap.3 ; De Peretti et al, 2004 ; Détrez, 2002 : 59–73). Les « grands capitaux », si prégnants dans l'édification, la conformation et la mort du « corps normal », n'auraient-ils plus d'effets dans celles du corps anorexique ? Là encore, c'est d'un principe interactionniste mentionné plus haut que l'on s'inspire : ce qui est bon pour le normal est bon pour l'anormal, et une sociologie qui éclaire les différences d'espérance de vie ou les variations sociales de la maigreur, du surpoids et de l'obésité, peut éclairer, de la même manière et en ne changeant ni ses outils ni son langage, le corps anorexique⁹. Ceci ne conduit pas pour autant à la réification d'une unique posture de classe, et laisse au contraire ouverte la possibilité d'une étude plus fine des variations internes. J'ai par exemple fait l'hypothèse d'une déviance anorexique qui se décline différemment, y compris dans la carrière, selon que l'enquêtée appartient aux fractions plus ou moins élevées et/ou plus ou moins dotées en capital culturel des classes moyennes ou supérieures (Darmon, 2003 : 272–276).

Le deuxième risque, symétrique, que l'on rencontre avec ce mariage arrangé, tient à la contamination de l'habitus par l'action volontaire. Les théories de l'étiquetage et des carrières déviantes ont en commun — c'est même un de leurs principes fondateurs et leur grand intérêt — de réintroduire, dans l'analyse des comportements déviants et notamment pathologisés, une étude de « l'agir » qui permet de construire un regard différent de celui du « pâtir » médical. Elles engagent donc à trouver, voire retrouver dans un discours qui cherche

⁸ Pour une analyse et une critique du rapport entre description et théorie dans *Outsiders* du point de vue d'une sociologie de la domination, voir la note de lecture de L. Pinto (1987).

⁹ Je m'arrête ici sur ce point, pour ne pas lasser les lecteurs qui n'ont pas les mêmes raisons que José Luis Moreno et moi-même de se passionner sur les différences (fines !) qui existent entre ma proposition des « conditions sociales de possibilité de l'anorexie » et sa théorie des « conditions sociales d'impossibilité des troubles alimentaires ».

parfois à les masquer, les signes du travail, des décisions prises, des techniques utilisées et des entreprises individuelles ou collectives. Ce faisant, elles introduisent forcément un lexique du volontaire et du choisi au détriment de l'involontaire et du subi, alors que la théorie de l'habitus cherche précisément à dépasser ces oppositions comme autant de faux problèmes. L'objectivation des dispositions voire d'un habitus anorexiques, qui permet d'échapper à ce type d'alternative, s'accompagne dans l'étude d'un lexique qui les sous-entend.

La présence de ce lexique s'explique cependant aussi par la nature des phénomènes étudiés, que l'analyse sociologique permet de faire apparaître, et l'on peut défendre que la réintroduction de ce registre a précisément pour intérêt de souligner la spécificité du travail sur la personne qui organise les premières phases de la carrière anorexique, et qui est un travail de conversion de soi décidé et planifié. Cette modalité volontariste en constitue justement une caractéristique importante, même s'il ne faut pas oublier ses conditions sociales de possibilité (notamment un ethos qui rende souhaitable et possible cette conception de la transformation individuelle) et le fait qu'elle est donc autant déterminée socialement que des phénomènes où la contrainte est plus apparente. On peut alors distinguer ce qui finit par s'incorporer dans les dernières phases de la carrière, à savoir un sens pratique ou une seconde nature anorexiques, qui évoluent davantage dans un rapport de corps à corps, infra-décisionnel, au monde. Ainsi, la distinction entre le volontaire et l'involontaire, que l'approche par la déviance permet d'introduire, ne constitue pas ici une alternative stérile qui conduirait à disserter sur les principes métaphysiques du comportement humain, mais bien un moyen de déterminer la différence spécifique du travail de transformation anorexique de soi au sein du genre prochain qu'est la conversion des habitus : une conversion recherchée pour elle-même et mise en œuvre par la personne même qui la subit.

Ce type d'articulation entre déviance et classes sociales s'inscrit dans une lecture particulière de l'interactionnisme qui en fait ressortir l'aspect à la fois structurel et critique, pour mieux en réinscrire les résultats dans l'espace social. Il ne faudrait toutefois pas s'en tenir à une figure de l'affinité élective entre déviance et « certaines » classes sociales, ce qui reviendrait, par d'autres voies, à exclure l'articulation et ses effets heuristiques. Par rapport au type idéal qu'est devenue la déviance populaire masculine, il est intéressant de se pencher sur « la criminalité en col blanc »¹⁰ ou sur les délinquances féminines¹¹. Sous le double angle de la déviance et de la classe, l'anorexie apparaît précisément comme une déviance féminine, de classes moyennes et supérieures. On comprend alors mieux la spécificité de cette déviance, en particulier son rapport aux normes légitimes : certes « contre », mais « tout contre ».

Du pathologique au normal : la machine à faire maigrir

J'espère avoir montré les profits sociologiques que l'on pouvait tirer de la déviance théorique consistant à combiner carrière et dispositions de classe, et je me propose maintenant d'appliquer la même approche hybride à un nouveau terrain d'enquête. Il s'agit d'une recherche en cours, effectuée pour l'instant par observation participante et à couvert, et qui porte sur les groupes commerciaux d'amaigrissement que sont les *Weight Watchers*¹².

¹⁰ Sur E. Sutherland, inventeur de cette expression, voir l'édition française de H. Becker, 2002 : 145.

¹¹ Pour une revue de littérature sur cette question, voir I. Coutant, 2007 : 113–115.

¹² Pendant un an, j'ai assisté à environ une réunion par semaine, animée par Martine et plus rarement par Fabienne, en prenant des notes *in situ* (d'autres adhérentes notaient parfois certaines recettes ou informations sur des petits carnets semblables aux miens) et en tenant un journal de terrain suite aux réunions. Tous les extraits

Comme on l'a dit plus haut, l'analyse proposée de l'anorexie consistait à étudier une carrière étiquetée comme pathologique avec les mêmes outils théoriques et à la lumière de pratiques considérées comme « normales ». Le choix de ce nouveau terrain vise à reproduire en miroir ce jeu entre normal et pathologique en examinant le normal à partir des outils et des résultats forgés dans l'étude de l'anorexie¹³.

Lors de la carrière anorexique, tout se passe comme si les enquêtées étaient violemment transformées par une institution puissante, voire totale, mais cette institution est absente ou auto-créée dans la carrière. Or, si l'on devait, en suivant à nouveau l'une des ficelles du métier proposée par Howard Becker, faire de l'ingénierie à rebours et reconstruire la « machine » qui organise la carrière anorexique (Becker, 2002 : 73–80), on construirait quelque chose d'assez proche de la machine à faire maigrir de l'industrie *Weight Watchers*.

Le système des *Weight Watchers* (WW) s'organise autour d'une réunion hebdomadaire, payante, qui tient à la fois du groupe de parole et de la séance collective de formation assurée par une « animatrice ». Chaque semaine, les « adhérentes » (en grande majorité des femmes) sont pesées à l'arrivée par l'animatrice, qui note scrupuleusement ce poids et ses évolutions, et leur remet un certain nombre de documents (conseils adaptés à la saison, bilan alimentaire « vierge » devant servir à consigner les prises alimentaires de la semaine qui vient) qui complètent les guides et conseils de méthodes écrits qui leur ont été remis à l'inscription. La réunion est aussi l'endroit où peuvent s'acheter des outils ou des adjuvants nécessaires au suivi du régime (livres et ustensiles de cuisine ou de mesure, préparations alimentaires toute prêtes, etc.)¹⁴. Le régime lui-même consiste en un contrôle des calories et des lipides ingérés qui se fait par l'intermédiaire de la gestion d'un total journalier de « points » attribués par questionnaire à chaque adhérente à son arrivée. Divers guides permettent de trouver ou de calculer la valeur de chaque prise alimentaire en points (qu'il faut alors défalquer, repas après repas, du total autorisé pour la journée) ou encore la valeur en « points bonus » (pouvant se surajouter au total quotidien normal) de telle ou telle activité physique.

Cette machine à faire maigrir repose donc sur un certain nombre de principes déjà rencontrés dans l'étude de la carrière anorexique.

Tout d'abord, l'omniprésence du comptage et de la mesure. Tout aliment ingéré est anticipé et comptabilisé : il est à la fois « compté » (dans le total des points disponibles à l'échelle de la journée et de la semaine) et « écrit » (dans un bilan alimentaire fourni, qui fonctionne comme un rappel constant de la norme à respecter)¹⁵. Cet esprit de comptage et de décompte est tel qu'il peut en venir à déborder les situations où il est explicitement requis, comme le montrent les exemples suivants :

Pendant la réunion, une adhérente demande à l'animatrice : « Un fruit, c'est zéro points, mais plusieurs fruits, alors, c'est toujours zéro points ? » Cette question revient très souvent au fil des réunions, qu'elle soit posée comme une « colle » par l'animatrice ou qu'elle vienne des adhérentes.

qui suivent sont tirés de l'observation des réunions consignées dans ce journal de terrain. A terme, l'enquête devrait comprendre des entretiens avec les animatrices et les adhérentes et s'élargir à la question des carrières corporelles dans et hors les dispositifs comme celui étudié ici.

¹³ Cette posture de comparaison explique les nombreuses références qui vont suivre à l'ouvrage *Devenir anorexique*.

¹⁴ L'aspect marchand de l'activité ne sera pas développé ici, mais il est bien évidemment central : l'inscription, les réunions, les outils du régime sont payants, et des plats et laitages estampillés WW se trouvent dans le commerce.

¹⁵ Pour les deux points qui suivent, et pour une comparaison avec la rationalisation, voire la scientification extrêmes de la perte de poids anorexique, voir Darmon, 2003 : 143-148.

Une adhérente parle de ses problèmes actuels : elle a de plus en plus faim, donc elle a du mal à gérer les quantités... Par exemple, avant, les pâtes à satiété, elle en prenait 90 grammes (cruës), maintenant ça ne lui suffit plus, elle en prend presque 130 grammes... Martine (l'animatrice) l'interrompt, et d'un ton assez énervé : « Mais pourquoi donc est-ce que vous pesez les pâtes, puisque c'est à satiété !!! Il ne faut pas peser quand c'est pas nécessaire, quand c'est pas demandé ! » [Au cours des réunions, elle est parfois revenue sur cette notion de satiété, qui repose sur une logique d'autocontrôle et sur l'idée de réapprendre au corps à reconnaître le moment où il est repu, en mangeant lentement, mais sans peser ni mesurer l'un des deux aliments qui est concerné par cette mesure « à satiété », à savoir les pommes de terre ou les pâtes]. La fille répond qu'elle pèse parce qu'elle sait que ce qui lui suffit, ce qui la cale, c'est 90 grammes, donc que « à satiété » ça veut dire 90 grammes pour elle... ce qui clôt la discussion.

Deuxième principe, le comptage et décomptage de l'exercice physique. Celui-ci ouvre *ex ante*, pourrait-on dire, des droits à un nombre supplémentaire de points qui doivent être mesurés de manière très précise grâce à une règlette, mettant en regard le type d'activité, son intensité, le métabolisme de l'individu (approché par son poids) et le nombre de points ainsi « gagnés ». Il sert aussi, *ex post* cette fois-ci, à « gérer » des écarts en rééquilibrant les dépenses de points. A terme, le programme table sur l'intériorisation de « réflexes » concernant ce principe des vases communicants, *ex ante* et *ex post*, entre dépenses physiques et prises alimentaires.

Cette alliance d'une stratégisation maximale et d'une foi en une activité productrice d'habitudes et de réflexes qui la rendrait au fil du temps moins indispensable et moins pénible constitue un troisième principe de cette orthopédie de l'amaigrissement. Dans les premiers temps, en effet, au moment de la familiarisation avec les principes du régime, ce dernier rythme étroitement les journées quand il est respecté : il s'agit de réfléchir à l'organisation des repas, de s'assurer du respect quantitatif du nombre de points en anticipant les repas à venir, de vérifier que les autres principes « qualitatifs » d'une alimentation équilibrée sont également remplis (boire au moins 1,5 litres d'eau, compter les fruits et légumes frais pour arriver à 5 portions, le calcium pour parvenir à 2 portions), ou encore décompter les dépenses physiques. Enfin, si le régime permet de prendre des repas hors du domicile (un « guide des sorties » servant à évaluer les dépenses en points des principaux plats de restaurants), la préparation d'aliments à la maison à partir des innombrables livres de recettes vendus pendant la réunion est fortement conseillée. Les nouvelles adhérentes passent forcément un temps important à prévoir, organiser, compter et réguler leurs prises alimentaires.

Cependant, comme lors de la carrière anorexique, cette stratégisation dans le présent est aussi une manière de « compter » sur l'avenir, de remplacer les « mauvaises habitudes » passées par de nouveaux réflexes en inscrivant directement dans le corps les principes auquel on souhaite désormais obéir. De la même manière que les pratiques alimentaires anorexiques en viennent à forger des dispositions spécifiques rendant possible de maintenir l'engagement dans la carrière (Darmon, 2003 : chap.5), le régime WW se donne quasi explicitement à voir comme un travail sur les dispositions.

Un exemple patent est la manière dont les « points », qui sont d'abord une fiction institutionnelle, en viennent à devenir un mode d'appréhension de la réalité totalement intériorisé et normal, quelque chose qui se voit et qui se sent :

Suite au récit d'une adhérente qui est allée plusieurs fois au restaurant cette semaine mais qui a quand même perdu du poids, Martine [l'animatrice] demande, à la cantonade : « Comment on faisait avant [les WW] au restaurant, on prenait

quoi ? », réponse de plusieurs adhérentes de la salle, en riant : « Tout ce qu'on voulait !!! », Martine : « Oui ! Et comment on fait maintenant ? », la salle « On calcule ! On calcule ! ». Tout le monde rit, et Martine enfonce explicitement le clou : « Maintenant, quand on lit une carte ou un menu au restaurant, on a les points qui apparaissent devant les yeux n'est-ce pas ? », plusieurs adhérentes : « Oui, oui, c'est exactement ça », « on les voit à côté du prix des plats ! ».

Derrière moi, avant que la réunion ne commence, j'entends une conversation entre deux adhérentes que je n'aurais pas du tout comprise dans les débuts de l'observation ! Un vrai dialogue d'initiées, qui va très vite : « Si tu trouves de la cancoillotte à 30 [pour 30% de matières grasses], pour 0,5 [point] c'est un petit coquetier environ, donc deux coquetiers c'est 1 [point] et tu le mets sur des pommes de terre à satiété [i.e. des pommes de terre cuites à l'eau, prises en quantité » raisonnable » pour parvenir à déclencher des signaux de satiété...] donc 3 [points] ». Cela rappelle plus largement les prouesses publiques des animatrices, qui décomptent à la vitesse de l'éclair les points de tel repas ou de tel aliment, sans s'aider des guides écrits. Il faut dire que Martine, l'animatrice, est une ancienne comptable (elle nous l'a dit plusieurs fois), ça ne s'invente pas !

Au « on ne sent plus l'aliment, on sent la calorie » des enquêtées anorexiques (ibid. : 169) répond donc le « on pense en points, on mange en points » des enquêtées WW. Dans les deux cas, apparaît un même processus qui produit l'incorporation de dispositions spécifiques, d'un sens pratique anorexique ou WW.

On pourrait néanmoins avancer que bien des régimes d'amaigrissement partagent ces caractéristiques avec la carrière anorexique. Ce qui fait en revanche sans doute de l'institution WW une machine à maigrir proche de la machine absente ou intérieure qui organise la carrière anorexique, ce sont les deux derniers principes de son action.

Tout d'abord, un usage tout à fait particulier de la « compétition » comme aiguillon majeur du maintien de la pratique (ibid. : 156–157 ; chap. 8). La compétition entre adhérentes est ainsi organisée régulièrement par l'institution, par exemple lors des « challenges », facultatifs, où chaque adhérente est invitée à inscrire le poids qu'elle souhaite perdre (« avant début mai », « d'ici Noël ») sur un tableau au centre de la pièce, et à reporter, semaine après semaine, les progrès faits, tout en remarquant ceux des autres. Celles qui remportent le challenge, c'est-à-dire atteignent leur objectif, gagnent un cadeau. À cette compétition anonyme et au cours de laquelle tout le monde peut « gagner » s'ajoutent des formes plus individuelles et plus agonistiques. Les futures adhérentes sont en effet encouragées à faire le programme « à plusieurs » (ce qui augmente évidemment le nombre d'inscriptions) ou à parrainer d'autres entrantes. Il est alors évident pour tout le monde que ces formules ont des avantages en termes de soutien de l'une par l'autre mais aussi d'émulation, ce qui est parfois rappelé en termes assez crus par l'animatrice :

Deux adhérentes, très fortes toutes les deux, se sont inscrites ensemble la semaine dernière. C'est donc leur première pesée suite au régime. La première adhérente est pesée par Martine, qui, comme souvent quand la perte de poids est importante, rompt le chuchotis habituel de la pesée par un quasi claironnant « un kilo » ! La première adhérente va s'asseoir, sa copine est pesée à son tour, « Un kilo 6 !! » annonce, encore plus triomphalement, Martine : « Vous l'avez battue ! Ça va la mettre en colère, mais c'est comme ça, vous l'avez battue ! » La deuxième adhérente rejoint sa copine en lui faisant le V de la victoire.

Deux adhérentes d'honneur sont présentes, une mère et sa fille, toutes les deux minces et habillées chic [une adhérente d'honneur est une adhérente qui a atteint son « poids idéal », un poids négocié entre elle et l'animatrice et qui est traditionnellement situé dans la fourchette médicale du « poids normal » : elle peut revenir gratuitement aux réunions à condition de ne pas dépasser ce poids de deux kilos]. La mère vient de devenir adhérente d'honneur, la fille est devenue adhérente d'honneur il y a deux ans et n'a pas repris de poids depuis. Martine demande à la fille ce qui l'a « motivée pour conserver ce poids depuis deux ans », la fille répond : « Faire mieux que ma mère !!! ». Martine enchaîne alors sur le fait que c'est bien de venir à deux, que la concurrence, la compétition c'est un bon moteur, et qu'il va falloir garder ce « challenge » entre elles deux : « C'est une guerre bien agréable entre mère et fille », finit-elle d'un ton à la fois enjoué et paternel.

A cet usage de la compétition s'ajoutent enfin des pratiques qui se rapprochent de ce qu'on a appelé, dans le cas de la carrière anorexique, le « travail du leurre », c'est-à-dire un ensemble de techniques destinées à rendre plus discrètes, voire à masquer, certaines pratiques dont la révélation à autrui pourrait mettre en péril le maintien de l'activité¹⁶. On peut même ici parler d'un « double travail du leurre », puisqu'il s'agit de leurrer autrui mais aussi de se leurrer soi-même.

En ce qui concerne le rapport aux autres, les animatrices livrent ainsi un grand nombre de « trucs et astuces » (qu'on pourrait qualifier plus justement de « trucs et tromperies ») visant par exemple à rendre possible de « gérer » les invitations à déjeuner ou à dîner :

Déjà, il faut anticiper, nous prévient Martine, par exemple appeler l'amie qui nous invite et lui dire : « Alors, qu'est-ce que tu nous prépares de bon ? », et si elle dit : « Oh une fondue au fromage », bon ben, tant pis pour vous, mais au moins vous savez, vous pouvez économiser des points, etc. Si elle est pas encore décidée, vous pouvez lui dire : « Oh, j'adore vraiment ton lapin à la moutarde !!! », en choisissant un plat pas très calorique ! [...]

L'apéritif, c'est déjà un gros écueil... Comment faire ? Ce que fait Martine elle-même quand elle est invitée, c'est de dire : « “Oh pour l'apéritif j'amène des tomates cerises, j'en ai plein mon frigo !” », alors qu'en fait, c'est pas vrai du tout, vous partez en acheter, mais, comme ça, vous évitez le tête à tête avec les chips... Et quand vous arrivez, “qu'est-ce que tu bois”, vous dites “oh avant tout donne-moi un grand verre d'eau, qu'est-ce que j'ai soif !”, comme ça, les gens sont déjà au deuxième tour, vous n'avez pas commencé, et aussi, quand il y a du champagne [rires dans l'assistance, Martine nous parle souvent de sa passion pour le bon champagne], vous demandez “une demi-coupe, parce que je n'aime pas qu'il réchauffe, j'aime le boire bien frais”, et comme ça, s'il y a deux tournées, vous n'aurez pris qu'une seule coupe ! »

Martine nous explique que le risque, quand on est invité chez les autres, c'est de dire « je fais un régime » et qu'ils répondent « oh, tu peux bien, pour une fois,

¹⁶ Sur le « travail de discrétion » (qui vise à rendre les pratiques définies comme déviantes moins perceptibles aux autres, par exemple par un jeu sur les différentes scènes sociales consistant à réserver les pratiques déviantes aux scènes auxquelles les parents n'ont pas accès, comme la cantine) et le « travail du leurre » (qui vise à tenir ces mêmes pratiques, ou d'autres, secrètes, par le mensonge, par diverses stratégies de « faire semblant » — de manger, de peser plus lourd, d'être moins maigre — ou encore par des tentatives pour s'exclure des scènes sociales où la surveillance des autres s'exerce), voir *ibid.* : chap. 6.

faire une exception » et qu'on craque alors. En revanche, « les gens sont plus respectueux si c'est du médical, donc il faut dire par exemple "oh tu sais, j'ai fait des analyses de sang, mon cholestérol, c'est pas beau à voir, mon médecin m'a dit que si c'était pas descendu dans un mois, c'était embêtant, donc je peux manger bien sûr, mais il faut que je fasse attention aux graisses et aux sucres", et là, on vous laisse tranquille, parce que les gens qui sont malades, on les laisse tranquille, contrairement aux gens qui font un régime. »

Ces ficelles du métier d'adhérente WW sont souvent présentées comme des « trucs personnels » des animatrices, testés et approuvés par elles. Cela correspond certes à un fonctionnement de type « groupe de parole », où ce sont d'anciennes adhérentes qui deviennent animatrices, mais cela s'explique sans doute aussi par le caractère délicat (en termes de règles interactionnelles par exemple) de certaines des actions proposées, comme c'est le cas dans l'exemple suivant :

Martine : « Chez des gens, on vous sert, vous dites "merci, ça me suffit", et là, ils ne vous écoutent pas et ils vous rajoutent une louche ! Eh bien, qu'est-ce que je fais moi dans ce cas ? Je laisse dans mon assiette la quantité qu'ils m'ont rajoutée ! D'un ton assez dur, je dis : "Tu vois bien que je t'avais dit que cela me suffisait". Eh oui, c'est comme ça, je laisse, eh bien je peux vous garantir qu'ils n'y reviennent pas, et que la prochaine fois que je dis "ça me suffit", ils m'écoutent et ne me resservent pas... » J'ai l'impression que le conseil jette un peu un froid dans l'assemblée. De fait il contrevient à la fois aux règles de politesse et au rapport à la nourriture des classes populaires (ne pas laisser dans l'assiette), j'ai l'impression que cela ne passe pas très bien auprès de certaines des adhérentes.

A ce travail du leurre destiné à autrui s'ajoutent des techniques qui visent à se tromper soi-même, à se leurrer ou se contraindre par la ruse :

Quand on prévoit d'aller au restaurant le soir, il faut, le midi, après avoir déjeuné pour avoir le ventre plein, partir en repérage et aller lire la carte du restaurant pour pouvoir faire son choix la « tête froide », sans être influencé par ce que vont prendre les autres (« oh... tu prends le foie gras poêlé... je prends comme toi finalement ! »), les conseils du serveur, etc. Et le soir, il faut commander en premier, très vite, sans regarder à nouveau la carte, toujours pour les mêmes raisons.

« Quand je fais un gâteau, nous dit Martine, je le coupe en tranche très fines qui font chacune un point, je garde celle que j'ai prévu de manger et je congèle les autres, comme ça elles sont toute prêtes pour une autre fois, et elles ne restent pas sur la table à me faire de l'œil ! »

Esprit de comptage, de décompte, de compétition, de leurre, travail explicite sur les dispositions corporelles, il ne s'agit ni de condamner l'activité WW au nom de sa proximité avec son pendant étiqueté comme pathologique, ni d'ignorer que d'autres types de régimes pourraient également soutenir la comparaison, ni même de passer sous silence tout ce qui limite la validité du rapprochement entre la machine à maigrir des WW et la machine absente de la carrière anorexique : par exemple le fait que le régime WW est réservé à des personnes ayant effectivement, d'un point de vue médical, du poids à perdre et qu'il est donc

socialement défini comme bénéfique pour la santé, mais aussi le fait qu'il se présente comme un outil pour gérer les échecs et les écarts qu'il rencontrera nécessairement — « craquer », c'est normal, c'est même « bien »—, s'opposant de ce point de vue très notablement à l'éthos anorexique. Le rapprochement effectué n'en permet pas moins de faire apparaître des éléments de la « machine » WW qui seraient peut-être restés inaperçus s'ils n'avaient pas été interrogés à partir d'une carrière étiquetée comme pathologique.

Une machine à convertir les habitus populaires ?

Les WW comme machine à faire maigrir : la formule est juste, mais elle est très incomplète. Cette entreprise de normalisation des déviances corporelles est également, en apparence, une industrie de conversion des habitus populaires. Sa fonction patente — la normalisation des déviances alimentaires et corporelles féminines — s'inscrit en effet elle aussi dans un espace social orienté où la pratique même du régime est une pratique socialement clivante, tout comme maigrir signifie, pour les femmes, s'élever dans l'espace social des corps. De plus, l'examen des recettes proposées dans les livrets hebdomadaires ou mensuels, ou les livres de cuisine WW, fait apparaître qu'elles font une large place aux cuisines exotiques, aux poissons et fruits de mers, aux fruits et légumes, ce qui s'explique certes par l'obéissance aux réquisits diététiques classiques, mais n'en constitue pas moins une injonction à adopter une alimentation propre aux classes moyennes et supérieures.

Cependant l'action voire les buts parfois explicites du dispositif ne se réduisent pas à cette fonction alimentaire et corporelle, à laquelle il faut ajouter l'usage des réunions par les adhérentes comme lieu de sociabilité (qui ne sera pas évoqué ici) ou encore comme lieu d'apprentissage diététique ou culinaire, mais incluent la fonction plus « latente », pour continuer à paraphraser les fonctionnalistes, des réunions comme site de moralisation. Cette expression se justifie par le fait que l'institution vise à « régler la vie »¹⁷ des adhérentes bien au-delà des strictes questions de poids, quand bien même c'est ce dernier objectif qui reste présenté comme le but ultime.

L'action de l'institution sur les pratiques alimentaires des adhérentes va plus loin que l'injonction à la réduction ; il s'agit également de conduire les adhérentes à cuisiner davantage elles-mêmes, à varier chaque jour les « recettes » en s'aidant notamment des livres vendus. Pendant les réunions, les animatrices détaillent ainsi les recettes qu'elles ont essayées, « testées et approuvées », et engagent les adhérentes à faire de même lors de la réunion (« Qui fait une recette par jour ? » demande Martine, « Qui a essayé le trifle aux fraises de la page tant ? », demande Fabienne). Les raisons officielles de cette injonction à cuisiner ont à voir avec le plaisir censé être lié à la dégustation de plats pourtant totalement maîtrisés en termes de points. Pour certaines adhérentes, en tout cas, cette pratique prend surtout sens du point de vue du respect de la répartition des rôles sexués et des définitions sociales de la bonne ménagère :

Martine demande à Isabelle, qui est obèse et a déjà perdu 8 kilos en 7 semaines, quels changements elle a introduits dans son alimentation en suivant le programme WW. Isabelle, qui répond toujours avec gouaille et beaucoup d'assurance, lui rétorque du tac au tac : « Maintenant, pour faire la cuisine, je mets

¹⁷ L'expression figure à la fois dans l'analyse de la moralisation des classes populaires de L. Boltanski (1984 [1969] : 22) et dans les descriptions de leur « régime de vie » par les enquêtées anorexiques (Darmon, 2003 : 150).

un tablier parce que je rentre dedans ! ». Plus sérieusement, elle détaille ensuite certaines modifications (« Avant j'achetais une bouteille d'huile par semaine... Maintenant ça fait un mois que je suis sur la même bouteille » !) qui montrent qu'elle fait beaucoup la cuisine, sans qu'Isabelle présente d'ailleurs ce fait comme un changement en soi. A un moment, elle dit : « Mon mari est très fier de moi ! », Martine croit compléter en ajoutant « Oui, c'est une très belle perte de poids déjà », mais Isabelle paraît surprise et reprend : « Non, mais ce qui le rend fier c'est que je fasse la cuisine comme ça, si bien. Lui, il dit qu'il mange très bien depuis que je fais WW ».

Plus généralement, les réunions délivrent des réquisits en termes d'hygiène de vie, qui débordent très largement les questions alimentaires et concernent des questions de santé publique extrêmement variées comme les conduites face au soleil, le maintien des activités intellectuelles pendant la vieillesse ou la protection contre les maladies sexuellement transmissibles :

Martine parle des légumes, de leurs vitamines... On en arrive ensuite au bêta carotène, qui « participe à la préparation de la peau pour le soleil, mais attention, qui ne protège pas des rayons et ne remplace pas la protection solaire ! ».

Suite à une question d'une adhérente (« Mais il faudra qu'on compte [les points] toute notre vie alors si on ne veut pas regrossir ? »), Martine répond que l'idée n'est pas de faire compter les adhérentes à vie, « mais de temps en temps, au cours de votre vie, il faudra recompter. Et puis compter c'est une façon comme une autre de faire travailler ses neurones, non ? On parlait la semaine dernière de tout ce qu'on pouvait faire pour faire travailler son cerveau et sa mémoire quand on prenait un peu de l'âge, eh bien compter [les points] c'est une gymnastique comme une autre ! »

Martine en vient à parler de son fils (qui doit avoir une vingtaine d'années) et du fait qu'elle lui a acheté des préservatifs parce qu'il ne voulait pas ou n'osait pas le faire lui-même... « Il faut que les jeunes se protègent », dit-elle.

On peut donc pour finir esquisser les contours de la bonne ménagère de classe moyenne telle qu'elle est dessinée, proposée voire imposée aux adhérentes¹⁸ — avec l'idée transmise par les animatrices que ces injonctions sont bonnes à respecter en elles-mêmes, mais aussi que c'est leur respect global qui rend possible l'amaigrissement recherché.

Il s'agit tout d'abord de « s'organiser », maître mot qui revient quasiment dans toutes les réunions animées par Martine. Organisation et anticipation doivent constamment présider à l'alimentation, mais aussi plus largement à la vie tout entière :

On est début décembre, Martine commence la réunion en interpellant individuellement les adhérentes sur leurs préparatifs de Noël, « Oh moi, j'y pense pas encore, c'est dans longtemps quand même, on n'y est pas ! » lui répond une adhérente, « Trois semaines c'est pas beaucoup ! ! » rétorque Martine, avec une frayeur jouée. Elle-même a déjà acheté tous les produits alimentaires dont elle pouvait avoir besoin et les a stockés ou congelés. Il ne restera plus, le matin même, qu'à acheter poissons et fruits de mer chez le poissonnier (où ils sont bien

¹⁸ Imposition qui n'implique pas un processus systématique, ni à l'identique, d'intériorisation, cf. Darmon, 1999.

évidemment déjà réservés)... Elle a également déjà acheté et emballé les cadeaux pour toute la famille, et notamment pour les enfants car « si on attend trop, les jouets qu'ils ont commandés sont épuisés, et vous savez comment sont les enfants, ils veulent celui-là et pas un autre » !

L'exemple de Noël ouvre d'ailleurs à une deuxième dimension fondamentale de cette promotion de la bonne ménagère, à savoir la manière dont le programme est rythmé par le respect du calendrier festif liturgique et familial. Noël, la Chandeleur, mardi-gras, Pâques marquent, mois après mois, la décoration de la pièce où se tient la réunion, les livrets mensuels distribués et le thème des réunions. Il s'agit à chaque fois de les « gérer » en respectant leur forme traditionnelle : l'idée n'est pas par exemple de ne pas manger de crêpes à la Chandeleur, mais bien de faire des crêpes moins « coûteuses » en points. Ceci renforce du même coup l'injonction à respecter les formes les plus traditionnelles de ces fêtes. Ce sont évidemment à nouveau les questions alimentaires qui sont centrales et qui sont l'objet explicite de l'attention de tous. Mais, comme on l'a déjà évoqué, les conseils donnés à cette occasion et les représentations qui circulent sont loin de se limiter à cet aspect :

« C'est quoi, pour vous, les fêtes de fin d'année ? » demande Martine à la cantonade. Devant les réponses qu'elles obtient parmi les rires (« une occasion de bien manger », « non ! une occasion de bien boire ! », « trois kilos en plus », « le chocolat et le foie gras », « un grand danger pour le poids »), elle reprend l'assistance : « Mais, ma parole, vous ne pensez qu'à la nourriture ! C'est quand même une occasion de se retrouver en famille avant tout ! Même si il y a des gens qui n'aiment pas ça, ce que je peux comprendre ».

Martine nous raconte qu'à Noël, chez elle, il y aura 28 personnes pour le repas du réveillon, dont 10 enfants, elle nous détaille ses principes d'organisation ainsi que le déroulement de la soirée avec en filigrane l'idée que « c'est ça, Noël »...

Comme on l'a déjà vu, un des mécanismes centraux de la promotion du modèle de la bonne ménagère réside dans l'injonction, explicite ou implicite, à prendre exemple sur l'animatrice et sur son mode de vie¹⁹. Ce principe classique des groupes de parole (l'animatrice est une « ancienne » qui est « passée par là » et dont l'expérience biographique lui confère compétence et légitimité) est toujours susceptible de jouer comme mode de moralisation et d'imposition d'une vision située dans l'espace social :

Martine parle des causes de l'obésité... « La génétique a bon dos ! », dit-elle, ce qui entraîne diverses manifestations dans la salle, plutôt sceptiques d'ailleurs pour celles qui ont l'air de s'intéresser au thème (comme souvent sur ce genre de questions, certaines adhérentes « décrochent » visiblement et attendent avec impatience qu'on reparle un peu de régime ou de recettes)... Isabelle prend la parole et dit que son « squelette pèse plus que celui des autres », qu'ils ont des gros os dans sa famille et que ça c'est impossible de le nier. Martine la reprend fermement : « Non, tous les squelettes pèsent la même chose, 6 ou 7 kilos », Isabelle : « Je vais vous amener ma mère et ma grand-mère, vous allez voir, on est toutes comme ça [i.e. obèses] ! », Martine : « C'est vrai que le métabolisme peut

¹⁹ Dans une précédente recherche sur la première année d'école maternelle, j'avais trouvé dans le respect du calendrier liturgique et festif, ainsi que dans la manière dont l'institutrice posait son propre fils en modèle de l'enfance légitime, deux modalités comparables de moralisation des classes populaires par les classes moyennes supérieures : M. Darmon, 1997.

être plus ralenti dans certaines familles que dans d'autres, mais ce n'est pas que la génétique quand il y a des familles d'obèses, regardez ce qu'il y a dans les assiettes, regardez ce qu'il y a sur la table, je le sais car nous on est obèses sur trois générations, et je sais ce que j'ai mangé quand j'étais enfant. Mais c'est pas une fatalité, moi mes enfants, j'ai une fille de 1,71 cm qui fait 59 kilos, qui a eu des enfants et fait la même taille aujourd'hui à 36 ans que quand elle avait seize ans, et deux fils qui sont grands et minces, j'ai toujours fait extrêmement attention à ce que je mettais dans leur assiette, depuis le début ».

Enfin, on peut dire que cette entreprise de moralisation culmine dans un registre qui puise et navigue constamment entre les lexiques de l'alimentaire, de l'économique et du moral avec les injonctions à « économiser ».

En termes alimentaires, il s'agit d'économiser des points pendant la semaine (en ne consommant pas son total de points journaliers et en les mettant de côté pour « se faire plaisir le week-end »). Mais il est flagrant que, par là même, c'est également à une gestion de « bonne mère de famille », pourrait-on dire, que le programme incite :

« Comme on économise sur son compte en banque, on économise ses points. Il ne faut pas manger à crédits pour éviter de payer des agios sur la balance ! »
(Martine)

« Il ne faut pas manger à crédit ! Moi je sais que quand je me dis “bon je n'ai pas économisé mais tant pis je craque, je rattraperai les points la semaine prochaine”, eh bien il y a toujours quelque chose qui m'empêche de rattraper dans la semaine qui suit, et au contraire j'accumule les dettes jusqu'à ce que ça ne soit plus possible de rembourser ! Donc, plus jamais ça ! » (Martine)

Enseigner à cuisiner, à obéir aux règles d'hygiène de vie définies par les politiques de santé publique, le tout en s'organisant, en respectant les traditions festives et familiales, en prenant modèle sur une animatrice qui se donne en exemple, jusque dans ses écarts et ses faiblesses cependant, et en ressassant les vertus de l'anticipation et de l'économie : on comprendra qu'il soit très tentant de voir là un avatar privé de l'enseignement ménager (Boltanski, 1984 : chap.1) ou une version non professionnelle des écoles d'hôtesse (Bourdieu, 1998 : 35n)²⁰, en bref une école de conversion du populaire en petit-bourgeois.

Une telle affirmation bute cependant sur une énigme. Si tout le dispositif se donne à voir comme une machine à réformer les habitus populaires, comment se fait-il que le recrutement social des adhérentes soit — à première vue — si large ? Si le caractère très majoritairement féminin des réunions saute aux yeux (sur une année et demi, je n'ai jamais vu plus d'un homme ou deux par réunion), leur fréquentation socialement diversifiée surprend le sociologue. L'enquête ne me permet pas pour l'instant d'être formelle et exhaustive sur ces différences sociales. Il est en revanche clair, au vu des prises de paroles, des manières de parler, de s'habiller, et des hexis corporelles, des professions (ou de leur absence) mentionnées, que toutes les catégories sociales et tous les niveaux de diplômes sont représentés parmi les adhérentes d'une même réunion, de l'ouvrière agricole ou de l'aide-soignante à la cadre supérieure — dont l'un des problèmes récurrents concerne la gestion des séminaires de plusieurs jours dans des hôtels et restaurant quatre étoiles —, avec un recrutement visiblement très fourni dans les « nouvelles » classes moyennes. Si l'institution

²⁰ A propos d'une enquête d'Yvette Delsaut.

WW est une machine à redresser les déviances féminines, que viennent faire-là celles qui sont censées avoir déjà incorporé les dispositions que l'institution inculque ? Et ce d'autant plus que la fréquentation de ces groupes est toujours susceptible de jouer comme stigmaté, que ce soit du fait de leur image plutôt populaire (le magazine féminin qui relaie le plus les régimes WW est l'hebdomadaire *Femme Actuelle*, au lectorat populaire, là où les publications dirigées vers les classes moyennes et supérieures les évoquent très rarement) ou de l'indignité plus structurelle qui frappe les orthopédies de la volonté dans un domaine où le corps légitime et dominant se donne à voir comme n'ayant pas « besoin » de régime. Les mêmes adhérentes qui discutent entre elles dans les locaux de la réunion s'empressent d'ailleurs visiblement de « se sauver » dès qu'elles sont dans la rue, sans s'attarder devant les portes qui signaleraient leur participation à la réunion aux yeux des passants.

En ce sens, le public « normal » de ces séances est bien constitué des femmes de classes populaires, là où les femmes de classes moyennes ou supérieures qui y assistent ne devraient pas y être, que ce soit parce que leurs dispositions corporelles de classe sont censées les en dispenser ou parce qu'elles devraient trouver ailleurs des orthopédies plus légitimes. Ce sont elles qui constituent ici des « déviantes corporelles de classe », par leur présence dans cet espace qui n'est apparemment pas fait pour elles.

Références bibliographiques

- Becker H. S. (1964), Personal Change in Adult Life, *Sociometry*, 27-1, 40-53.
- Becker H. S. (1985 [1963]), *Outsiders*, Paris, Métailié.
- Becker H. S. (2002 [1998]), *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, traduit de l'anglais par J. Mailhos, révisée par H. Peretz, Paris, La Découverte.
- Boltanski L. (1984 [1969]), *Prime éducation et morale de classe*, Cahiers du centre de sociologie européenne, Paris, Ed. de l'EHESS.
- Bourdieu P. (1998), *La Domination masculine*, Paris, Seuil.
- Coutant I. (2007), Délinquance juvénile et rapport aux institutions socio-éducatives, in H. Eckert, S. Faure, *Les Jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute, 113-129.
- Darmon M. (1997), *Une Socialisation scolaire ? Observation d'une classe d'école maternelle*, mémoire secondaire pour le DEA ENS-EHESS, sous la direction de Frédérique Matonti.
- Darmon M. (1999), Les « entreprises » de la morale familiale, *French Politics, Culture and Society*, 17, 3-4, 1-19.
- Darmon M. (2003), *Devenir anorexique : une approche sociologique*, Paris, La Découverte.
- De Peretti C. et Castetbon K. (2004), Surpoids et obésité chez les adolescents scolarisés en classe de troisième, *Etudes et résultats*, DREES, 283.
- De Saint-Pol T. (2007), L'obésité en France : les écarts entre catégories sociales s'accroissent, *Insee Première*, 1123.
- Détrez C. (2002), *La Construction sociale du corps*, Paris, Seuil.
- Goffman E. (1968 [1961]), *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit.
- Goffman E. (1975 [1963]), *Stigmaté*, Paris, Minuit.
- Gremillion H. (2003), *Feeding Anorexia*, Durham/Londres, Duke University Press.
- Mauger G. (2006), *Les Bandes, le milieu et la bohème populaire. Etudes de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin.

- Moreno Pestana J. L. (2006), Un cas de déviance dans les classes populaires : les seuils d'entrée dans les troubles alimentaires, *Cahiers d'économie et de sociologie rurales*, 79, 67-95.
- Pinto L. (1987), Note de lecture de *Outsiders*, *Revue Française de Sociologie*, 28-1, 158–160.
- Régnier F., Lhuissier A. et Gojard S. (2006), *Sociologie de l'alimentation*, Paris, La Découverte.

